

UDC 821.133.1.09"19"-32(092)Buffon

[https://doi.org/10.62413/lc.2018\(1\).03](https://doi.org/10.62413/lc.2018(1).03) | [Research Article Citations](#)

LE RAPPORT HOMME - ANIMAL DANS L'HISTOIRE NATURELLE DE BUFFON /

THE HUMAN - ANIMAL RELATION IN BUFFON'S NATURAL HISTORY

Ecaterina FOGHEL

Doctorante

(Université d'État «Alecru Russo» de Bălți, République de Moldova)

eforghel.prof@gmail.com, <https://orcid.org/0009-0003-5072-4736>

Abstract

The work of Georges Louis Leclerc de Buffon is important and revealing from the perspective of natural sciences as well as from the literary point of view. The encyclopedic articles of his work "Histoire Naturelle" contain valuable scientific reasonings expressed with artistic taste and in an eloquent style. Long before Darwin, the French naturalist and philosopher Buffon spoke with great delicacy and ease about the relationship between humans and the animal world. His reflections based on traditional truths and the subtlety of his judicious language, manage to bring to light various important problems, that were later at the origins of new sciences and research fields. These questions open up new avenues for discussion of the animality of man as well as the eventual human elements in animals.

Keywords : *human, animal, nature, natural sciences, style, Buffon, enlightenment, carnivorous, sensibility*

Rezumat

Opera lui Georges Louis Leclerc de Buffon este importantă și revelatoare atât din punctul de vedere al științelor naturale, cât și din punct de vedere literar. Articolele enciclopedice din lucrarea sa „Histoire naturelle” conțin raționamente științifice valoroase, exprimate cu gust artistic și stil elocvent. Cu mult înainte de Darwin, naturalistul și filozoful francez Buffon a vorbit cu mare delicatețe și pricepere despre relația dintre om și lumea animală. Reflecțiile sale bazate pe adevăruri tradiționale și subtilitatea limbajului său judicios, reușesc să scoată la lumină probleme importante care, mai târziu, s-au aflat la originea unor noi științe și domenii de cercetare. Aceste întrebări deschid noi căi de discuție despre animalitatea omului și despre eventualele caracteristici umane la animale.

Cuvinte-cheie: *om, animal, natură, științe naturale, stil, Buffon, iluminism, carnivor, sensibilitate*

Introduction

Le questionnement philosophique central de l'époque des Lumières tourne autour de l'anthropologie dans son inauguration moderne (Guichet, 2010, p. 9). Dans ce contexte le thème animal est d'un grand intérêt et d'une extrême richesse. L'idée de proximité et même celle d'unité, de certains points de vue, entre l'animal et l'homme est de plus en plus explorée et argumentée. C'est surtout au milieu du XVIII^e siècle que s'opère un rappro-

chement important entre l'homme et l'animal par les réflexions de plusieurs savants et philosophes. Parmi eux on remarque Georges-Louis Leclerc de Buffon dont la contribution à l'éclaircissement de la question du rapport complexe existant entre les humains et le reste du monde vivant, par son grand ouvrage l'« Histoire naturelle », est considérable.

Cet ouvrage monumental dont la rédaction s'est prolongée pendant quarante ans, n'est pas seulement une occasion pour l'auteur de présenter une vision panoramique de la nature, qui repose sur ses études scientifiques, mais aussi de s'interroger en tant que philosophe sur la connaissance, sur l'origine et la nature de la vie, sur l'âme, les sentiments, sur Dieu, sur la condition de l'homme et son « animalité », et même sur des questions totalement surprenantes dans un ouvrage comme l'« Histoire naturelle », telle que le style, par exemple. D'ailleurs cette oeuvre est parsemée d'idées de grande valeur qui ont été reprises et citées plusieurs fois plus tard. Elle permet de suivre l'évolution de la pensée et de l'attitude de l'auteur envers certains sujets durant cette longue période. C'est pourquoi on peut y trouver des incohérences ou des contradictions entre ce que Buffon énonce à propos du même problème à différents moments de son travail.

Ainsi, un des sujets les plus ambigus et multipolaires est celui de la nature de l'homme et de la relation homme - animal. Dans les réflexions de Buffon, l'homme est présenté comme inséparable du monde naturel, mais en ce qui concerne la position de celui-ci par rapport au reste des êtres, l'auteur hésite et tantôt range l'homme dans la classe des animaux, tantôt insiste sur sa nature entièrement différente de celle des animaux et signale *la distance infinie* qui les sépare :

« Une vérité peut être humiliante pour l'homme, c'est qu'il doit se ranger lui-même dans la classe des animaux auxquels il ressemble par tout ce qu'il a de matériel [...] » (Buffon et Cuvier, 1835, p. 46).

« Il y a une distance infinie entre les facultés de l'homme et celles du parfait animal, preuve évidente que l'homme est d'une différente nature, que seul il fait une classe à part, de laquelle il faut descendre en parcourant un espace infini avant que d'arriver à celle des animaux [...] » (Buffon et Cuvier, 1836, p. 58).

Ce qui reste constant chez Buffon c'est qu'il place toujours l'homme au centre de la nature, et décrit tous les animaux, et même ceux sauvages, en évoquant très souvent l'homme et en rapportant à celui-ci les faits relatés. En conséquence, on l'a souvent accusé d'anthropomorphisme ou d'anthropocentrisme. L'explication est que Buffon croyait avec un enthousiasme critique dans les possibilités sans bornes de l'esprit humain, il vantait les bienfaits de la civilisation sur la nature sauvage, mais constatait aussi le danger de l'avidité insatiable et de la manie des hommes de s'entre-détruire et de détruire ce qui est autour d'eux (Laissus, 2007, p. 15).

Tout de même la plus grande part de l'oeuvre de Buffon est consacrée aux animaux, il les décrit en naturaliste passionné. Ses descriptions comportent de précieuses connaissances du domaine de la biologie-zoologie, de l'anatomie et même de l'écologie qui se définira beaucoup plus tard comme science à part.

En s'opposant aux classifications déjà existantes et surtout à celle de Linné qu'il considérait « artificielles et trop mathématiques et théoriques », il reconnaît néanmoins la nécessité d'une systématisation de ses descriptions des animaux et les divise en trois groupes qu'il appelle : les animaux *domestiques*, les animaux *sauvages* et les animaux *carnassiers* (*idem*, p. 13). Si le principe de distinction des deux premières classes entre elles est assez clair, la troisième (les animaux carnassiers) apparaît comme un peu ambiguë, surtout quand on fait connaissance avec la liste des animaux qui y sont inclus : le loup, le renard, le loutre etc., mais aussi l'écureuil, la taupe et le hamster.

Il est donc intéressant de s'arrêter sur l'article qui définit ce que l'auteur entend par animaux carnassiers, d'analyser les principes de la classification des animaux dans cette catégorie, d'étudier leurs caractéristiques et leur rapport aux deux autres classes et aux humains, de même que de réfléchir sur l'actualité scientifique et idéologique de ce classement et des arguments que Buffon émet et discute dans le cadre de son article « Animaux carnassiers » de la section « Quadrupèdes » du septième volume de l'« Histoire naturelle ».

Interprétation de l'article « Animaux carnassiers »

Etymologiquement le terme « carnassier » provient du latin *caro*, *carnis* qui signifie *chair*. On ne trouve pas de définition de ce mot dans les trois premières éditions du « Dictionnaire de l'Académie Française » de 1694, 1718 et 1740. Il commence à figurer dans l'édition de 1762 qui propose l'explication suivante :

« CARNASSIER, IÈRE. adj. Qui se paît de chair crue, qui en est fort avide. Dans ce sens, il se dit des animaux : *les corbeaux, les loups et les vautours sont carnassiers*. Il signifie aussi *qui mange beaucoup de chair*. Dans ce sens, il se dit des humains : *les peuples septentrionaux sont fort carnassiers en comparaison des méridionaux* ».

De toute façon l'article de Buffon est antérieur à celui du « Dictionnaire de l'Académie », car le Tome VII de son « Histoire naturelle » qui porte sur les animaux carnassiers est publié pour la première fois en 1758. Il est donc curieux de voir quelles extensions sémantiques Buffon accorde à ce terme, pour pouvoir l'appliquer à des animaux comme l'écureuil, la souris ou le hamster et pour ne pas l'attribuer à certains animaux sauvages ou domestiques.

Un des indices qui permet d'éclaircir cette question peut être trouvé dès les premières lignes de l'article. Ainsi, en parlant des animaux domestiques et de ceux sauvages dans les volumes précédents, Buffon ne s'est référé qu'à

ceux qui sont à son avis *utiles*, tandis que les bêtes qu'il appelle carnassières sont, selon lui, *nuisibles*. Cette opposition utiles/nuisibles peut être appliquée à la classification des animaux uniquement dans une approche nettement anthropocentrée de ce problème, car qualifier les animaux comme utiles c'est accepter que ceux-ci en tant qu'objets de la nature, acquièrent une valeur instrumentale et peuvent être employés comme des ressources ou des moyens des actions humaines. C'est par rapport à l'homme et à ses besoins qu'un animal présente une utilité. Quant à l'univers physique, à la nature en général, l'auteur reconnaît que rien en effet ne lui nuit, car « le mal concourt au bien » et cela s'explique donc par la nécessité d'un certain équilibre (Buffon et Cuvier, 1846, p. 149).

La prédominance de l'homme est également évidente dans la délimitation de l'autre catégorie. D'abord on apprend que nuire dans ce contexte veut dire « détruire des êtres » et, selon cette logique, l'homme qui détruit le plus grands nombre d'êtres devrait être considéré *l'espèce la plus nuisible de toutes*. Cependant dans les réflexions de Buffon cette idée n'est pas affirmée avec fermeté, mais présupposée précautionneusement et formulée dans une question fictive ou rhétorique : « ... n'est-il pas l'espèce la plus nuisible de toutes » (*ibidem*) ? Pour un instant on croit distinguer un ton accusateur dans le texte, c'est surtout grâce aux verbes expressifs *immoler* et *anéantir* qui sont utilisés pour décrire le comportement de l'homme envers les autres êtres. Les deux verbes *immoler* et *anéantir* comportent dans leur sens une nuance de volonté, d'intention, de conscientisation de l'action, et c'est ce qui distingue à ce niveau l'homme des animaux carnassiers, qui *dévorent* leur proie par instinct, par impulsion, par première nécessité naturelle, mais sans mauvaise volonté. Le goût pour la chair rapproche l'homme des bêtes carnivores, mais il n'est plus guidé dans ses actions par les besoins, il cherche à satisfaire son *intempérance*. Cela rend absolument justifié le qualificatif de *destructeurs nés* que l'auteur donne aux hommes dans son ouvrage.

Il faut dire que c'était très progressif pour Buffon et reste actuel pour nous de s'interroger sur la pertinence d'innombrables actes de violence contre les animaux que les gens commettent chaque jour. Même ayant une vision anthropocentrique du monde on peut bien prendre une attitude environnementale équitable et correcte. C'est pour de pareilles idées qu'on compte Buffon parmi les précurseurs du mouvement de conservation et de protection de la nature (Deléage, *Protection de la Nature*).

Une autre conception qui sera précisée et développée plus tard est celle du mécanisme du renouvellement de la nature qui, selon Buffon, permet d'éviter l'épuisement total des ressources naturelles que l'homme surexploite. Il est vrai que le circuit de la matière et le flux de l'énergie assurent la continuité de la vie sur la Terre, mais pas toutes les ressources naturelles sont renouvelables et par la suite inépuisables. Les ressources fossiles, par

exemple, ne peuvent pas être régénérées, mais pour les ressources de la biomasse auxquelles on se réfère dans cet article, l'idée de réparation et de renouvellement continu est parfaitement applicable.

Le bilan énergétique et la productivité biologique dans le cadre de tout écosystème oscillent toujours peu autour de certains paramètres de stabilité ou d'équilibre, c'est ce que remarque Buffon quand il dit que malgré la dépense des hommes et des animaux carnassiers, la quantité totale de substance vivante ne diminue pas dans la nature. Mais aujourd'hui on ne pourrait plus accepter si facilement l'opinion que la « reproduction naît de la destruction » et qu'en « précipitant les destructions, on hâte en même temps des naissances nouvelles » (Buffon et Cuvier, 1846, p. 149). C'est que la variété des espèces (la biodiversité), l'effectif numérique des individus d'une population, la distribution des niches écologiques doivent évoluer naturellement et se trouver dans une relative stabilité. Cette insouciance des humains qui dérive de la thèse buffonienne qu'en détruisant on stimule la production, a mené à des cas regrettables de disparition totale des espèces, de dégradation ou de destruction des biocénoses, des écosystèmes ou des biomes entiers.

Les réflexions protoécologiques de Buffon arrivent même à une analyse assez cohérente de ce qu'on appelle aujourd'hui la pyramide trophique ou énergétique. Il signale que les animaux de grande taille, grands en dimensions, ne constituent qu'une petite partie de la substance vivante, donc de la biomasse, et que dans ce sens la contribution des petits animaux est plus importante. Comme les grands animaux constituent d'habitude des consommateurs de dernier ordre dans les chaînes ou les pyramides trophiques, la quantité d'énergie qu'ils sont susceptibles de transmettre à un niveau trophique supérieur par rapport à celle qu'ils ont reçue est minimale. En plus, les grands animaux ont une période de gestation assez longue et leur prolificité est modeste, ce qui fait que leur effectif numérique soit nettement inférieur à celui des animaux de petites dimensions.

Tout au long de ses méditations, Buffon fait une remarque à propos des « milliers d'atomes animés » qui se contiennent dans chaque plante, chaque graine et chaque particule de matière organique (*ibidem*). On pourrait voir dans cette phrase une prédiction, un pressentiment scientifique des grandes découvertes à venir : la cellule était déjà connue à l'époque de Buffon grâce aux travaux de Hooke et de Van Leeuwenhoek, mais la théorie cellulaire qui établit que absolument tous les organismes sont constitués de cellules, sera formulée par Scwann et Schleiden en 1839. Ou bien par «atomes animés » Buffon pouvait désigner les microorganismes omniprésents qui se contiennent vraiment dans les plantes, mais également dans les organes des animaux, et même dans leurs cellules. La microbiologie prouvera beaucoup plus tard, en commençant par le XIX^e siècle, l'existence du micro et du nano monde, mais aussi le fait que les microbes constituent plus de 60% de toute

la matière organique sur terre (Drouet, 2010, p. 5). Ce dernier fait supporte solidement les réflexions précédentes de Buffon sur la contribution décisive de petits organismes dans l'accumulation de la biomasse sur notre planète.

Ensuite l'auteur revient aux végétaux qu'il appelle « le premier fonds de la Nature ». Cette métaphore apparaît comme parfaitement correcte du point de vue scientifique, car les végétaux chlorophylliens sont les principaux producteurs de la matière organique à partir de la matière minérale et, par conséquent, ils sont toujours placés en premier lieu dans les chaînes et les pyramides alimentaires. Tout de même, ce fonds de subsistance apparemment inépuisable ne pourrait pas suffire au nombre surabondant de consommateurs d'ordre suivant, que Buffon exemplifie par des insectes.

C'est donc par toute cette longue explication si détaillée, qui semble parfois assez écartée du titre de l'article analysé, que l'auteur arrive à suggérer l'idée de l'impossibilité d'un végétarisme commun de tous les animaux. Les ressources nutritives offertes par les plantes sont incapables de satisfaire tous les besoins alimentaires des animaux de la biosphère. Pour être plus convaincant Buffon apporte un argument simple : le cycle vital des végétaux est composé de phases successives rythmiques saisonnières, ce qui est vrai surtout pour les plantes supérieures. Pour accomplir un cycle vital et pour produire une nouvelle génération les plantes ont besoin d'une année ou presque, tandis que le cycle de vie et la performance de reproduction de certains animaux (surtout de petite taille) sont beaucoup plus élevés.

Buffon signale deux voies de solutionnement de ce problème : pour que les pucerons et les autres insectes ne se multiplient pas plus que les plantes, il doit y avoir d'autres animaux pour lesquels ils seraient « la pâture naturelle » et qui les détruiraient ; ou bien il faut que certaines insectes se nourrissent d'autres espèces ou même de la leur (Buffon et Cuvier, 1846, p. 149). En décrivant ces modalités de solutionnement naturel du surpeuplement de la nature, l'auteur de l'« Histoire naturelle » parle de ce que les écologues appellent actuellement interactions biotiques ou relations interspécifiques et intraspécifiques entre les organismes dans le cadre d'un écosystème. Dans le premier exemple il s'agit d'antagonisme ou d'exploitation interspécifique, tandis que dans le second on constate une compétition ou antagonisme intraspécifique. De toute façon, dans les deux cas on parle des organismes zoophages ou carnivores dont « la pâture naturelle » est un autre animal. Mais ce n'est pas tout à fait équivalent à ce que Buffon entend par l'adjectif *carnassier* dans son article.

Une fois que dans une chaîne alimentaire apparaît un maillon zoophage, tous les suivants seront nécessairement aussi carnivores : les insectes servent de nourriture aux oiseaux, les oiseaux aux hommes ou aux animaux carnassiers. Tous ces passages d'un niveau trophique à l'autre impliquent des morts violentes. Des écrivains, des philosophes et des érudits comme Bos-

suet, Bernard Mandeville, Robert Morris etc. ont déjà mis en question la justification des sacrifices des animaux, que les hommes pratiquent pour couvrir leurs tables. Ils insistaient sur le caractère amoral et inhumain de cette habitude de tuer des êtres et de manger leurs cadavres. Chez Buffon la mort violente de la proie est « un usage presque aussi nécessaire que la loi de la mort naturelle » (*ibidem*). Dans ce contexte, la mort, même celle violente, des animaux dévorés par d'autres animaux est un mal nécessaire, parce qu'il mène au renouvellement et au rajeunissement perpétuel de la nature et parce qu'il permet de contrôler les rythmes des productions dans la nature. C'est une loi générale, une réalité inévitable, la vie peut être supprimée même avant la naissance de l'individu, il peut y avoir de différentes causes pour cela. C'est dommage, mais ça arrive, donc l'homme et les animaux carnassiers qui se nourrissent d'individus tout formés ou prêts à l'être, ne font rien de dénaturé. À cette étape, Buffon semble justifier le goût pour la chair et de l'homme, et des animaux carnassiers dont l'appétit est quelque chose de légitime et d'innocent. Il leur réserve les mêmes fonctions et prérogatives de « borner l'exubérance de la nature », c'est-à-dire de maintenir l'équilibre numérique des espèces et des individus (*ibidem*).

Même s'il s'oppose aux classifications scalistes du monde vivant, Buffon qualifie les espèces qui servent de pâture aux animaux carnassiers et à l'homme, d'« inférieures » (*idem*, p. 150). La multiplication rapide et abondante des espèces comme les harengs, par exemple, sans l'implication des zoophages, aurait comme conséquence leur autodestruction par compétition intraspécifique atroce, par contagion et ensuite par inhibition de la fonction de reproduction. On pourrait distinguer des teintes malthusianistes dans la présentation de la situation de cette perspective, de même qu'au moment où l'on a parlé des dangers de la multiplication excessive des insectes, mais la direction vers laquelle s'orientent les réflexions de l'auteur est tout autre.

D'autre part, Buffon ne se montre pas catégorique dans son approbation des actions des carnassiers. Dans le paragraphe suivant, il donne raison à ceux qui doute de l'équité de celles-ci et remarque même qu'une pareille position « fait honneur à l'humanité » (*ibidem*). Pour lui les animaux qui ont des sens, de la chair et du sang sont des êtres sensibles, capables d'éprouver du plaisir et de la douleur. Tout anthropocentriste qu'il soit, Buffon ne traitait pas les animaux comme de la substance non pensante ou des machines inconscientes et incapables de souffrir comme le faisait Descartes (Grance et Rollois, 2013, p. 6). Il leur reconnaît entièrement la faculté de sentir et de percevoir le monde, au point où il les range, à cet égard, au même niveau que les humains en disant que « comme nous, ils sont capables de plaisir et sujets à la douleur » (*ibidem*). Selon lui, il est insensible et cruel de sacrifier sans nécessité ces êtres qui sont si semblables à l'homme, qui vivent près de nous et qui peuvent aussi donner des signes qui exprimeraient leur douleur, thèse

qui est de nouveau contraire aux convictions de Descartes qui a déclaré qu'il n'y a « aucune bête qui puisse utiliser quelques signes pour faire entendre à d'autres animaux quelque chose qui n'eut point rapport à ses passions » (*idem*, p. 7).

Buffon affirme qu'on doit éprouver une sorte de pitié naturelle ou de compassion envers les animaux qui souffrent. Dans ce sens il se rapproche de la position des promoteurs de l'idée du droit naturel des animaux et d'un certain devoir de l'homme de les protéger, ce dont parlent le philosophe anglais Jeremy Bentham et Jean-Jacques Rousseau au XVIII^e siècle, et ce qui constitue un des postulats de base du mouvement moderne pour la protection des droits des animaux et de l'association qui milite pour la prise en compte de l'intelligence et de la conscience des animaux, fondée en 1901.

La compassion qu'on éprouve pour un animal qui souffre est d'autant plus forte que cet animal nous est plus ressemblant. C'est alors notre corps qui se révolte machinalement contre cette douleur qui nous est proche. Il s'agit dans ce cas d'une *pitié naturelle* dont les animaux sont aussi susceptibles, parce qu'elle n'a rien à faire avec l'âme, mais est plutôt réflexe et inconsciente selon Buffon. Ce sentiment diminue à mesure que « les natures s'éloignent », c'est donc une sorte de mémoire phylogénique de nos corps qui explique qu'on a pitié d'un chien qu'on frappe ou d'un agneau qu'on égorge, mais on n'en éprouve aucune pour un arbre coupé ou pour une huitre qu'on mord (Buffon et Cuvier, 1846, p. 150).

Contrairement à Descartes, mais d'une manière délicate et prudente, Buffon admet que les animaux dont l'organisation du corps est plus ou moins similaire à celle du corps humain, pourraient présenter une similitude de sensations et même de sentiments avec les nôtres. Ce n'est pas, bien sûr, une dénonciation de l'arrogance de l'anthropocentrisme qui refuse l'idée de l'existence de l'âme ou des sentiments chez les animaux, comme chez Montaigne, mais Buffon se montre assez loyal à cette position (Grance et Rollois, 2013, p. 7). Il souligne l'importance des organes de sens et de la capacité de locomotion volontaire dans l'intégration de l'organisme dans son milieu de vie et dans le développement du côté sensoriel/sentimental de son existence. Plus parfaits sont les analisateurs, plus exquis sont les sentiments ; plus actifs sont les mouvements, plus divers peuvent être aussi les sentiments.

Si l'on observe l'occurrence du terme carthésien *automate*, utilisé à propos des animaux, c'est seulement par rapport aux organismes peu actifs, dont les conditions de vie sont homogènes, dont les actions sont peu diverses et répétitives, qu'on peut identifier une très faible capacité d'éprouver ou de manifester des sentiments. Ce qui adoucit l'effet de ce qualificatif un peu radical, c'est l'exclamation qui suit : « Dans l'espèce humaine, que d'automates » (Buffon et Cuvier, 1846, p. 150) ! L'auteur se réhabilite, de quelque sorte, pour ce qu'il arrive de nouveau à hiérarchiser les animaux en distinguant parmi eux

des espèces supérieures et d'autres qui sont inférieures, en consentant que parmi les humains il y a aussi ceux dont la diversité et la vivacité des sentiments sont plus élevées, et ceux qui sont plus médiocres de ce point de vue. Selon Buffon, une grande importance dans un pareil classement revient à l'éducation qui oppose, par exemple, la femme policée à la paysanne. Respectivement, les animaux qui sont en contact permanent avec les humains deviennent plus sensibles grâce à cette communication et cela les rend supérieurs aux animaux sauvages. On peut supposer que c'est un des critères qui se trouvent à la base de la classification des quadrupèdes dans l'ouvrage de Buffon.

Dans le même ordre d'idées, on met en relief, dans cet article, l'importance de l'intégrité et de la complexité du système nerveux des animaux qui permet à l'organisme d'agir comme un tout entier. L'auteur essaie de trouver des explications physio-anatomiques au fait que les êtres dont l'organisation s'éloigne de celle de notre corps, qui est pris comme référence, n'ont pas la possibilité de sentir comme nous le faisons. Un polype (à système nerveux diffus), une écrevisse ou une guêpe (à systèmes nerveux ganglionnaires) continuent à bouger et restent vivants après la fragmentation de leurs corps ; les insectes et les poissons ont les viscères trop différents de ceux des quadrupèdes ; les reptiles, représentées par le lézard et la tortue dans l'énumération de Buffon, présentent aussi des particularités qui les détachent de la norme établie. On ressent très bien cette conception anthropocentrée un peu orgueilleuse, qui domine les travaux de tous les grands naturalistes du XVIII^e - Carl Von Linné, Saint-Hilaire, Lamarck, et Buffon aussi -, selon laquelle ce qui ne s'accorde pas avec l'étalon, qui est l'homme, est automatiquement qualifié d'inférieur ou de sous-développé (Grance et Rollois, 2013, p. 7).

Ce qui est curieux dans la suite de l'article, c'est que l'auteur prend pour siège des sentiments pas le coeur ou le cerveau, comme on pourrait s'attendre, mais le diaphragme. Traditionnellement, on liait la faculté sensitive soit au coeur, depuis Aristote, soit au cerveau, grâce aux observations et aux études des médecins italiens du Moyen Âge - Mondino de Luzzi, Torrigiani etc. Cette idée a été acceptée et développée pendant les siècles suivants par Léonard de Vinci, Jean Fernel, Michel Servet et d'autres. Descartes, dernier philosophe à s'intéresser à ce problème, a conclu que le siège de l'âme se situe dans le cerveau, et notamment dans la glande pinéale, le flamand Van Helmont a supposé que l'âme se trouve au niveau de l'estomac. Mais le diaphragme ne figurait pas parmi les organes susceptibles d'abriter l'âme conformément aux conceptions du temps (Bouchet et Masson, 1979, p. 96).

En arrêtant son attention sur le diaphragme, Buffon décrit assez exactement l'emplacement et les fonctions principales de ce muscle respiratoire, mais il insiste aussi sur l'extrême sensibilité de cette membrane. On apprend qu'une blessure dans la région du diaphragme est presque incompatible

avec la vie, et qu'il est indispensable pour la propagation et la communication du mouvement et du sentiment. Le rôle privilégié accordé au diaphragme dans ce contexte peut être justifié par le fait que ce muscle est responsable des mouvements les plus importants de l'organisme, ceux respiratoires, car ils ne cessent qu'avec la vie. D'autre part, philogénétiquement, dans la série animale, le diaphragme existe chez les reptiles et les oiseaux, mais il joue un rôle vraiment actif dans la respiration seulement chez les mammifères. Ce fait peut être donc exploité comme critère de supériorité des quadrupèdes par rapport à d'autres animaux qui sont munis de coeur et de cerveau, mais n'ayant pas de diaphragme, l'hypothèse de leur possible sensibilité est facilement rejetée.

On trouve ensuite des remarques assez intéressantes sur la différence entre les sensations et les sentiments, mais la négation ferme de l'idée de toute participation possible du cerveau à la formation des sentiments ou à la coordination des mouvements, est naïvement incorrecte. S'appuyant sur des observations empiriques des anatomistes de son temps, Buffon insiste sur la primauté des nerfs dans tout ce qui concerne le fonctionnement du système nerveux, qu'il appelle *système sensible*. C'est clair qu'ignorant les particularités de structure du tissu nerveux et les caractéristiques physiologiques des neurones, il lui était difficile d'admettre « qu'une substance molle, solide et insensible comme le cerveau » tel que le voyaient les anatomistes du XVIII^e siècle, soit l'organe qui reçoit, garde et propage les impressions et tous les sentiments (Buffon et Cuvier, 1846, p. 152). Cependant cela s'est confirmé grâce aux efforts de plusieurs chercheurs à la fin du XIX^e siècle.

Ce que le cerveau des oiseaux et des quadrupèdes est plus grand que celui des poissons ou des insectes, est expliqué dans l'« Histoire naturelle » par le fait que son rôle est de nourrir les nerfs qui sont les vrais organes des sentiments et qui sont beaucoup plus nombreux chez ces animaux-ci. On est orienté, par conséquent, à accepter qu'il n'est pas grave si les êtres moins sensibles sont la pâture naturelle des animaux avec des capacités de sensibilité supérieures aux leurs, car, de toute façon, ils ne le sentent et ne le comprennent pas.

Une des raisons qui ne permettent pas à Buffon d'affirmer que c'est notamment le cerveau qui est l'organe principal du système nerveux, dont la complexité fait la supériorité évolutive de l'espèce humaine, est qu'« il y a des espèces de singes et de cétacés qui, proportionnellement au volume de leur corps, ont plus de cerveau que l'homme » (*idem*, p. 153). Donc dire que le cerveau est la mesure de nos sentiments et de nos autres facultés psychocognitives, c'est, après cette comparaison, consentir qu'il peut y avoir des animaux qui nous sont supérieurs à cet égard. Cette idée semble totalement absurde à Buffon qui ne connaît pas encore que les larges possibilités de notre cerveau sont le résultat de la migration des neurones à la périphérie

des émisphères en formant le cortex cérébral avec de nombreuses circonvolutions.

D'ailleurs Buffon revient sur l'importance et les perspectives de cette méthode comparative dans la vraie connaissance et exploration de l'organisme humain. Il déclare que la nature de notre corps est beaucoup plus simple que ce que notre esprit nous fait imaginer. Si l'on est fait selon les lois de la nature qui sont évidentes et qui doivent être les mêmes, alors la voie la plus sûre de connaître et de comprendre ces lois c'est d'avoir une vision plus large sur les choses, d'étudier en parallèle l'anatomie de l'homme et celle des animaux, les comparer pour tirer des jugements généraux. La vraie science ne se réduit pas seulement à l'expériment ou à la nomenclature. Cela suffit pour retrouver la nature. Mais pour la connaître il faut la comparer à elle-même. Cette idée est vraiment importante et Buffon signale que la méthode principale à laquelle il a fait appel lors de son travail, c'est la comparaison. Elle se retrouve également à la base des travaux ultérieurs sur l'unité de la composition organique d'Etienne Geoffroy Saint-Hilaire et sur la corrélation des organes que Cuvier a exploitée dans son anatomie comparée (Laiissus, 2007, p. 12).

On revient au régime alimentaire de l'homme chez Buffon. Hors la théorie du sentiment de l'appétit, un autre argument qui explique la nécessité de l'homme de se nourrir de chair est l'ancienneté de cette pratique. « L'homme, dans l'état de nature, ne s'est jamais borné à vivre d'herbes, de graines ou de fruits... », « il a dans tous les temps, aussi bien que la plupart des animaux, cherché à se nourrir de chair » (Buffon et Cuvier, 1846, p. 156). On insiste toujours sur ce que l'alimentation carnivore est une stratégie naturelle de survie, tandis que toutes les diètes et les abstinences alimentaires n'ont jamais été prescrites par la nature. L'image de l'homme primitif qui ne mangeait que du gland et ne buvait que de l'eau, cohabitant en paix avec les animaux, indigné Buffon qui qualifie cette idée de chimère de bonheur et spéculation philosophique antisociale. Selon ceux qui propagent cette hypothèse, dès que l'homme a sacrifié sa liberté pour se réunir aux autres hommes, il a connu la guerre, la cruauté, le goût du sang et de la chair – la société a corrompu ce qu'il y avait de pur et d'innocent dans l'homme.

Buffon proteste contre ce tableau qui, selon lui, rehausse l'orgueil individuel de certains, en humiliant l'espèce entière. Il cherche à convaincre le lecteur qu'il est bête d'évoquer avec regret les temps sauvages où l'homme était heureux dans son ignorance, dans son engourdissement, dans son état de matière brute attachée à la terre. En dehors de la société qui seule peut créer des valeurs et des vertus, la vie de l'homme n'est que végétation, on n'est que « des animaux humains ». Seulement les inventions et les réalisations de la société permettent aux nations polies et éclairées de se situer au-dessus des peuples moins industriels, qui sont supérieurs aux sauvages qui, à leur tour, devancent les animaux.

L'union des mères et des pères dans des familles est nécessaire pour soigner leurs enfants qui ne survivraient pas autrement. C'est dans la famille qu'apparaissent les gestes, les signes, les sentiments et, tôt ou tard, plusieurs familles formeront une société. C'est une tendance normale de l'homme « dans tout état, dans toutes les situations et tous les climats » (*idem*, p. 157). Donc il n'y a rien de dénaturé dans ce que les hommes se sont organisés dans des sociétés et même si l'on admet que ce sont les diverses relations sociales qui ont poussé l'homme à goûter de la chair, cela doit apparaître comme aussi naturel et motivé.

D'autre part, les observations des sauvages qui n'étaient pas corrompus par les mœurs et les altérations idéologiques de la société moderne, témoignaient le fait qu'ils cherchaient à se nourrir de chair et à se confectionner des instruments pour la chasse et pour la pêche. Ces préoccupations des *hommes en nature* ne s'expliquent que par des besoins de première nécessité, excités par des appétits naturels – on mourrait d'inanition en se nourrissant d'herbe seule. Il faut prendre des aliments substantiels pour recevoir une quantité de nutriments, de molécules organiques nécessaires au fonctionnement normal de l'organisme. Les graines et les légumes sont aussi assez substantiels comme nutriments, mais ils ne suffisent pas aux animaux carnassiers, dont l'appareil digestif n'est pas prévu naturellement pour le stockage et l'ingestion de grandes quantités d'herbe, qui pourraient satisfaire leurs besoins. La situation est différente pour les animaux végétariens, qui sont munis d'un estomac à quatre chambres et de longs intestins qui permettent de digérer rapidement et efficacement des quantités énormes d'herbe. Donc les animaux carnassiers sont ainsi réduits par nécessité physique à se nourrir de chair et pour cela la nature leur a donné des *armes* : des griffes, des dents et des instincts. Selon Buffon, pour ne pas mourir de faim, les animaux cherchent parfois à remplir leur estomac avec n'importe quoi : certains loups mangent de la glaise, certains oiseaux avalent des cailloux etc., le vrai besoin ne quête pas le plaisir, « le plus pressant est de maintenir en permanence l'équilibre des forces dans les grandes parties de la machine animale » (*idem*, p. 160). On revient à la métaphore controversée *machine animale* pour mettre en évidence le fait qu'en matière de survivance il ne peut pas y avoir de sentiments, il y a une lutte de l'organisme, qui est alors plus mécanique et pragmatique que métaphysique.

Par tous ces arguments assez divers et parfois issus de domaines de connaissance trop éloignés, Buffon plaide non coupable en s'assumant le rôle d'avocat des carnassiers et, en particulier, des hommes. Dès le début de l'article, son attitude envers les animaux qu'il appelle carnassiers, n'est pas trop favorable – il les accuse de destructions des autres êtres animés et de nuisibilité. Mais à partir du moment où il reconnaît qu'il faut compter aussi l'homme parmi les carnassiers, il change de ton et toutes ses réflexions sont

orientées vers une réhabilitation morale et naturelle du régime alimentaire carnivore de l'homme et, auxiliairement, d'autres zoophages. Ses arguments scientifiques, ses réflexions philosophiques, ses exemples et ses conclusions sont précieux et dignes d'être relus. Dans beaucoup de cas, ses idées ont inspiré des recherches ultérieures, dont l'apport à la science moderne est incontestable.

En ce qui concerne l'attribution des écureuils, des hamsters et des taupes à la catégorie d'animaux carnassiers, cela pourrait être expliqué de deux points de vue, qui sont traités dans cet article : d'un côté, étant tous des omnivores, ils se nourrissent des insectes, des larves, des limaces, des vers de terre ; les écureuils pillent parfois les nids des oiseaux pour manger leurs oeufs, donc le critère de zoophagie est rempli. D'autre part, étant tous aussi des granivores ou, dans le cas de la taupe, gênant souvent les agriculteurs, ces animaux satisfont l'autre critère - celui de nuisibilité aux intérêts des hommes, qui définit à l'avis de Buffon un animal carnassier.

L'oeuvre de Georges Louis Leclerc de Buffon est importante et révélatrice du point de vue des sciences naturelles aussi bien que du point de vue littéraire. Les articles encyclopédiques de son ouvrage «Histoire naturelle» comportent des raisonnements scientifiques précieux, exprimés avec du goût artistique et du style éloquent. Bien avant Darwin, le naturaliste et le philosophe français parle avec beaucoup de délicatesse et d'aisance du rapport qui existe entre l'homme et le monde animal. Ses réflexions basées sur des vérités traditionnelles et la subtilité de son langage judicieux arrivent à mettre en lumière des problèmes qui se trouveront aux origines de nouvelles sciences et domaines de recherche. Ces questions ouvrent de nouvelles pistes dans la discussion de la part d'animalité de l'homme et de ce qu'il peut y avoir d'humain chez les animaux.

Références

- Bouchet, A., Masson, J.-L. (1979). *La localization anatomique de l'âme au cours des siècles* (pp. 95-106). <https://www.biusante.parisdescartes.fr/sfhm/hsm/HSMx1980x014x001/HSMx1980x014x001x0095.pdf>.
- Buffon, Leclerc de G.-L., Cuvier, G. (1835). *Oeuvres complètes de Buffon* (tome 1), P. Dumenil, 1835.
- Buffon, Leclerc de G.-L., Cuvier G. (1846). *Oeuvres complètes de Buffon* (tome 5), Abel Ledoux.
- Deléage, J.-P. Protection de la nature. Histoire. *Encyclopedia Universalis*. <http://www.universalis.fr/encyclopedie/protection-de-la-nature-histoire>.
- Drouet, Em. (2010). *Le monde Microbien: Partie 1: Microbes et Microbiologie*, support de cours, Grenoble. Université Joseph Fourier. <https://studylibfr.com/doc/1840599/le-monde-microbien---partie-1>.
- Duris, P. Histoire naturelle (Buffon). *Encyclopedia Universalis*. <http://www.universalis.fr/encyclopedie/histoire-naturelle-buffon/>.

Grance, E., Rollois A.-Cl. (2013). *Ethique anthropocentrée versus éthique biocentrée, deux mouvements radicaux de l'éthique environnementale*. Université de Versailles, Saint Quentin en Yvelines. <http://ethiquesantepop.ca/ressources/documents/ethique-anthropocentree-versus-ethique-biocentree-deux-mouvements-radicaux-de>.

Guichet, J.-L. (2010). *Enjeux de la question de l'animal sous les Lumières : Condillac, Diderot, Rousseau*, du 11 au 14 octobre 2010 à l'ENS de Lyon. <http://ecole-thema.ens-lyon.fr/spip.php?article45&contenu=texte#onglet-texte>.

Laissus, Y. (2007). Buffon: un tricentenaire justement célébré. *Rayonnement du CNRS*, 44, 5-21. http://www.buffon.cnrs.fr/etudes/pdf/buffon_CNRS.pdf.